

Beata
Umubyeyi Mairesse
Le convoi

r é c i t

« Le 18 juin 1994,
j'ai eu la vie
sauve grâce
à un convoi
humanitaire. »



Flammarion

Le convoi

DE LA MÊME AUTRICE

Ejo, La Cheminante, 2015

Lézardes, La Cheminante, 2017

Après le progrès, La Cheminante, 2019

Tous tes enfants dispersés, Autrement, 2019 ; J'ai lu, 2021

Ejo, suivi de Lézardes et autres nouvelles, Autrement, 2020

Consolée, Autrement, 2022 ; J'ai lu, 2024

Peau d'épice, illustré par Véronique Joffre, Gallimard
Jeunesse, 2023

Beata Umubyeyi Mairesse

Le convoi

récit

Flammarion

*L'autrice remercie la Fondation des Treilles (Var)
pour la résidence d'écriture de deux mois
qu'elle lui a accordée en 2022. La Fondation des Treilles,
créée par Anne Gruner Schlumberger, a notamment
pour vocation de nourrir le dialogue entre les sciences et les arts
afin de faire progresser la création et la recherche.
www.les-treilles.com*

© Flammarion, 2024 pour l'édition en langue française.

© Beata Umubyeyi Mairesse, 2024.

Publié en accord avec l'Agence littéraire Astier-Pécher.

ISBN : 978-2-0804-4429-5

*Pour Mfurayanje, qui a 15 ans aujourd'hui.
Et pour Micomyiza, qui les aura un jour.*

« Cet enfant qui se dit vivant et qui raconte,
C'est moi.
Au milieu de la vie, l'enfance revient, douce et amère,
avec ses images. »

Rithy Panh (avec Christophe Bataille),
L'Image manquante

J'ai eu la vie sauve. Le 18 juin 1994, quelques semaines avant la fin du génocide contre les Tutsi, j'ai pu fuir mon pays grâce à un convoi de l'organisation humanitaire suisse Terre des hommes. J'avais alors 15 ans. L'opération de sauvetage était officiellement réservée à des enfants de moins de 12 ans, mais ma mère et moi avons pu en faire partie, cachées au fond d'un camion. Dans les semaines qui ont suivi, des gens nous ont dit nous avoir vues à la télévision au moment de la traversée de la frontière entre le Rwanda et le Burundi, traversée que nous avons effectuée à pied.

En 2007 je suis entrée en contact avec l'équipe de la BBC qui avait filmé notre convoi, dans l'espoir de récupérer la vidéo sur laquelle je figurais. Je ne suis pas parvenue à trouver cette image.

Un des journalistes m'a remis quatre photos qu'il avait prises ce jour-là. Je ne m'y suis pas vue. Sur le moment, je n'ai su que faire de ces clichés.

Le convoi

Le 18 août 2020 j'ai retrouvé l'humanitaire qui avait organisé notre sauvetage en 1994.

Il est mort quatre mois après.

C'est alors que j'ai décidé d'écrire cette histoire.

Il aura fallu quinze ans de cheminement incertain, une enquête menée aux confins de mémoires étiolées, pour retrouver une image sur laquelle j'espérais figurer, puis pour chercher mes compagnons de fuite, et enfin pour explorer la possibilité de tisser un récit entendable. Quinze ans pour m'autoriser enfin à écrire cette histoire. La mienne et à travers elle, car il s'agit bien de me réinscrire dans un collectif, la nôtre, l'histoire des enfants des convois.

Ce mot « convoi » est chargé d'un sens terrible dans la société d'où je parle désormais. Cette société qui m'a généreusement accueillie à une époque où cela semblait encore naturel, sans autre condition que celle de laisser le passé derrière moi, à la frontière des consciences occidentales, comme on accepte une mue, comme une silenciation cependant. Ici on pense aux convois de la mort, aux trains qui ont mené les victimes d'un autre génocide, cinquante

Le convoi

ans avant le nôtre, vers des camps de concentration et d'extermination auxquels si peu ont survécu. C'est en lisant les mots de ceux qui en sont revenus, en apprenant à cheminer à leur côté, que j'ai forgé la langue qui va me permettre de raconter d'autres convois. Ceux des miens, celui dans lequel j'ai survécu, au Rwanda, le 18 juin 1994.

Un convoi de la vie.

M'engager dans ce récit aujourd'hui requiert que je considère mon passé le plus sincèrement possible et que je retrouve celle que j'étais alors.

Une adolescente, extirpée de l'enfance par la violence des hommes, passe une frontière grâce à une opération de sauvetage menée par des humanitaires. Elle échappe à la mort dans des conditions romanesques, mais à ce moment-là ne pense pas qu'un jour elle en tirera un quelconque récit. Elle ignore alors que Terre des hommes, le nom de l'ONG qui assure sa traversée, est aussi le titre d'un livre d'Antoine de Saint-Exupéry publié à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Elle enregistre les scènes mais surtout imprime en elle les sensations, les rares paroles prononcées, la terreur muette aussi. Elle s'accroche à l'espoir de la vie, neuve, fragile car incertaine, qui s'annonce de l'autre côté du pont qu'elle va passer pour quitter son pays. Dans les semaines qui suivent, d'autres frontières seront franchies, l'horizon va s'ouvrir pour lui offrir une existence

Le convoi

protégée sur une terre étrangère. Plus qu'un passeport ou un visa, c'est une langue, le français, qui lui permet de passer symboliquement et concrètement toutes ces frontières. Une langue comme un bouclier dont elle s'est servie pour éloigner les tueurs, dont elle use encore pour investir le nouveau territoire sur lequel elle se trouve débarquée, la France. Dans cette langue qu'elle maîtrise depuis l'enfance, les mois qui passent remplissent son vocabulaire de mots nouveaux : « génocide », « survivante », « rescapée ». Ces mots qu'elle avait lus dans des histoires d'un temps qu'on disait révolu. Elle va tenter de les apprivoiser, elle le doit car elle comprend que le monde les utilise sans cesse pour parler de son expérience dans ce pays qu'elle a pu fuir. Ces mots sont tamponnés sur toutes les pages du passeport immatériel qu'elle doit présenter lorsqu'elle pénètre, étrangère, dans la vie nouvelle qu'elle doit construire. Ce qui s'est passé dans ce pays et qui a emporté la plupart des siens, ce qui est advenu et dont elle garde la mémoire vive encore, s'appelle donc ainsi : génocide. C'est un mot immense qui l'écrase, mais il est aussi minuscule car il ne contient pas toute l'étendue de la perte, il ne dit pas les noms des disparus, les deux cousines, Uwingabine et Mpinganzina, avec lesquelles elle jouait, le petit-cousin qu'on surnommait « Capitaine », les noms de l'oncle et de la tante et de tous les autres, une famille élargie. Il tait les amitiés et les voisinages, les dizaines

Le convoi

de personnes dont les patronymes, comme une constellation, ont toujours formé l'étendue d'une existence plurielle, d'un « nous » qui a été subitement effacé.

Ce mot devrait tout résumer, et bien souvent d'ailleurs, dans la langue de ceux qui l'entourent maintenant, dans le récit minimaliste qu'ils font d'elle pour présenter la nouvelle élève, la petite réfugiée, il suffit, accolé à celui de son pays, à imposer un silence. Un vide de gêne et de compassion dans lequel il n'y a pas de place pour dérouler le passé dans sa complexité. Elle comprend ainsi que sur cette terre d'opulence et de paix il lui faut aussi apprendre à se taire. Pour elle qui jusqu'alors rêvait de devenir journaliste, la liberté d'expression peut certes être une réalité ici, mais circonscrite. « Rwanda » et « génocide », les deux mots prennent toute la place, le premier semble même pouvoir se passer de l'autre. Dans l'esprit des Français, qui ne l'avaient pour la plupart jamais entendu jusqu'à ce qu'il s'imisce dans leurs journaux, ce mot « Rwanda » est devenu synonyme d'horreur, de violence. Il sous-entend aussi « massacres interethniques », « sauvagerie tribale », « machette ». Tout se mélange. On a pris l'habitude de simplifier quand il s'agit de l'Afrique. Le Rwanda est la preuve s'il en est que cette image caricaturale, résumée depuis le temps des colonies par l'expression conradienne de « cœur des ténèbres », peut encore être utilisée, sans scrupules. L'Afrique

Le convoi

aura beau se défaire de certains de ses démons, il y aura toujours cette part de ténèbres qui resurgira, l'apartheid est vaincu, certes, mais en même temps, regardez donc le Rwanda.

Chez ces gens-là, c'est comme ça. Ça l'a toujours été.

Personne ne veut entendre les rares voix qui rappellent que l'ethnisation de la société rwandaise est une construction coloniale. Ils s'entretuent depuis la nuit des temps, n'est-ce pas.

En y repensant, il y a trois mots : qui dit « Rwanda » implique « machette », qui lui-même sous-entend « génocide ». Trois mots qui se contaminent sans cesse dans une causalité macabre, laquelle étouffe tout déploiement narratif individuel, circonstancié : une histoire à soi. La peur du détail, de l'énonciation d'une expérience personnelle brouille l'écoute. Les gens en ont déjà trop vu à la télévision durant des mois, ils ne souhaitent pas, pour la plupart, en entendre davantage de l'adolescente qu'on leur présente. À moins que ça ne soit l'appréhension de la folie qui pourrait la gagner si elle se mettait à déverser ses morts devant eux, comme l'ont fait les rivières rwandaises qui charroyaient les cadavres jusqu'aux lacs des pays voisins, eux aussi montrés sur les écrans du monde, cette folie dont il s'agit de la protéger, qu'il s'agit de circonscrire au passé, à là-bas. En attendant, ici, elle apprend vite les codes et décide d'investir le programme de résilience que

Le convoi

la société élabore pour les enfants comme elle. Ce n'est pas encore devenu l'injonction globalisée que nous connaissons aujourd'hui, où la nature polluée, les femmes violées, les migrants échoués se doivent d'être résilients. Mais à partir du moment où elle se voit offrir les tuteurs de résilience que sont le soin, l'éducation et la sécurité, elle ne peut, sans faire preuve d'indécence, continuer à parler du passé.

Dans ce lycée catholique de Beaucamps-Ligny, près de Lille, qui l'accueille gratuitement grâce à un programme de scolarisation d'élèves venant de pays en guerre, comme avant elle les jeunes Libanais, elle apprend vite. Et lorsqu'on lui demande comment elle va maintenant, elle sait qu'il faut répondre : « Bien, merci. Le passé est passé. »

Et me voici aujourd'hui, trente ans après, qui décide de revenir sur ce passé pour enfin le raconter. Que s'est-il passé ?

Je suis arrivée dans le nord de la France à l'âge de 15 ans. Je n'avais pas été violée, je n'avais pas été machettée, j'avais encore à mes côtés une mère aimante avec laquelle j'avais survécu. Ma mère est vite retournée au Rwanda pour chercher des survivants, pour être à leur côté, me laissant aux bons soins d'une famille d'accueil française formidable au sein de laquelle j'avais une chance de recommencer ma vie là où le génocide l'avait laissée.

Le convoi

La famille d'accueil ne m'a pas seulement offert l'affection, le gîte et le couvert, elle m'a aussi aidée à panser mon chagrin en m'ouvrant les portes de la psychothérapie.

Ma vie est redevenue quasiment normale, comme par magie.

Le seul récit que je m'autoriserai pendant deux décennies se déploiera dans des cabinets de psychologues et de psychiatres où je me retrouverai à explorer bien plus que mon expérience de survie, et auprès des rares qui oseront me demander : « Que t'est-il arrivé ? »

Pour les autres, amis, professeurs, collègues, je deviens cette femme qui, par son travail et ses engagements humanitaires, parvient à rendre au monde un peu de l'aide reçue à l'adolescence. Lorsque j'entre dans la vie active, je choisis de m'impliquer dans des combats symboliques contre la mort : lutte contre le sida, les addictions, le suicide.

Les années passent.

Je lis avidement ce qui est publié sur le Rwanda, les essais écrits par des journalistes, des historiens, les premiers témoignages des survivants et survivantes tutsi. Je trouve aussi dans les récits des rescapés juifs des mots qui ont la forme exacte de ma solitude. Grâce à eux, j'apprivoise mon silence.

Le convoi

Un jour, à la toute fin du siècle, sentant que déjà la mémoire commence à s'effriter, je consigne dans un petit carnet à spirale quelques dates, quelques faits de ces mois d'avril à juin 1994 que nous avons traversés cachées, ou en fuite, ma mère et moi. Je me dis que, si je deviens mère à mon tour, mes enfants pourraient bien me demander de leur raconter.

Il arrive que quelqu'un, journaliste ou connaissance, me propose de lui relater mon expérience afin qu'il l'écrive et la publie. Je refuse, confusément consciente déjà que si un jour cette histoire doit être écrite, je veux qu'elle le soit avec mes propres mots.

J'aime un jeune Français qui n'a pas peur de savoir, lui. Il m'a demandé de lui raconter, très vite après notre rencontre. Il recueille aussi, au fil des ans, quelques souvenirs qui ne manquent pas de s'inviter, à l'improviste, dans notre conversation quotidienne.

Alors que nous attendons notre premier enfant, Yann, qui est désormais mon mari, suggère que l'on parte à la recherche d'une image dont je lui ai parlé. Des gens, dont j'ai oublié l'identité (sans doute des amis retrouvés au Burundi en juin 1994, ou en France peu après, des gens qui auraient eu le câble ?), ont dit nous avoir vues à la télévision britannique, ma mère et moi, alors que nous traversions la frontière

Le convoi

entre le Rwanda et le Burundi, le jour de notre survie.

Ainsi commence, en 2007, l'enquête qui mènera jusqu'à ce livre.

Mais de livres il aura été question bien avant.

À l'âge de 30 ans, je tombe sur cette phrase de Toni Morrison : « S'il y a un livre que tu voudrais lire mais qu'il n'a pas encore été écrit, alors tu dois l'écrire. » Je sais que depuis toutes ces années de silence et de tentatives de « résilience exemplaire », je cherche le livre que je voudrais tendre à celles et ceux, pourtant proches et bienveillants, qui m'ont donné le sentiment de ne pas être prêts à lire un témoignage, le mien ou celui d'un autre. Une lecture pour celles et ceux qui répètent « c'est indicible » sans vraiment y penser. Je crois, moi, que les mots peuvent dire toute l'étendue du désastre – les témoignages en sont la preuve – et que notre incommunicabilité vient plutôt du fait que c'est inentendable. Je souhaite écrire un texte qui dirait l'expérience de la survie, ici et là-bas, dans sa multiplicité et sur le temps long, sans euphémisme mais sans pour autant effrayer. Qui décrirait l'avant et l'après pour mieux faire entendre les trois mois de nuit que nous avons traversés. J'ai compris qu'il faudrait un ciselage artisanal pour rendre nos histoires acceptables, bien que les crimes ne le soient pas. Je me lance alors dans la rédaction de mon premier

Le convoi

recueil de nouvelles que j'intitule *Ejo*¹, ce mot qui dans la langue de mon pays d'origine signifie à la fois « hier » et « demain ». J'ai fait le choix de la fiction, d'une mise à distance nécessaire pour moi et pour mes lecteurs. Certaines histoires s'inspirent de faits ou de personnes réelles mais que mon imagination a transformées.

Suivront un autre recueil de nouvelles et un roman qui, de près ou de loin, donnent à entendre des destins arrêtés, saccagés, altérés par le génocide.

Ces livres sont lus par celles et ceux auxquels je les destinai, et par bien d'autres encore. Souvent les lecteurs français en parlent en disant « votre témoignage », et j'ai beau protester qu'il ne s'agit pas là de mon histoire personnelle, je comprends combien il me sera difficile de sortir de ce schéma qui veut que les fictions africaines soient souvent considérées comme des traités d'ethnographie.

Les Rwandais et les Rwandaises aussi me lisent et je suis heureuse de leurs réactions enthousiastes. Un ami dramaturge m'écrit par exemple : « Je redécouvre, en parcourant ton roman, toute ma ville de Butare que tu ressuscites, c'est fabuleux » ; une connaissance, plus âgée, me remercie d'avoir « si

1. Initialement publié aux éditions La Cheminante en 2015, l'ouvrage a été republié dans le recueil *Ejo, suivi de Lézardes et autres nouvelles* en 2020 par les éditions Autrement. Il contient trente nouvelles et a été lauréat de plusieurs prix littéraires.

Le convoi

bien mis en avant nos beaux proverbes ». Mon métissage, qui m'a donné l'impression, enfant, d'être toujours renvoyée à une différence trop visible, a créé chez moi le complexe d'un déficit d'appartenance. J'ai pensé, après 1994, que l'expérience extrême du génocide, vécue avec les autres, m'autoriserait enfin à être totalement rwandaise.

Cela reste fragile cependant. On m'invite à parler de mes livres, on me félicite pour ma connaissance de notre langue, le kinyarwanda, auquel j'ai donné une véritable place dans mes textes littéraires. Mais.

Un jour, le responsable d'une association me dit, pour accompagner une invitation à intervenir devant une classe sur le thème du génocide des Tutsi : « Il y aura un survivant et puis toi. » J'ignore si c'est parce que je ne suis pas invitée pour raconter uniquement mon expérience de 1994 mais aussi pour parler de mes livres qu'il fait cette distinction. Ne suis-je pas une survivante au même titre que les autres ? Je n'ose demander.

Dans le monde occidental de la création que j'ai intégré par l'écriture de mes premiers livres, et malgré la reconnaissance de la critique, des libraires, il suffit de quelques entailles pour me faire vaciller.

Une éditrice avec laquelle je suis censée travailler me dit un jour, j'imagine sans trop réfléchir, qu'il lui sera difficile de défendre mon travail parce que « le créneau est déjà pris ». Et quand je lui demande,

Le convoi

incrédule, ce qu'elle entend par là, elle m'explique qu'il y a déjà une écrivaine rwandaise dans le paysage éditorial. Je n'en crois pas mes oreilles. N'ai-je pas le droit d'être une écrivaine, moi aussi, parce que je suis rwandaise ? En est-on encore à penser à Paris qu'il n'y a qu'une place, qu'une voix par pays africain, et que nous devons nous battre entre nous pour la gagner ? Je suis mortifiée.

Quelques mois plus tard, un ami cher, auteur qui a longtemps – et avec beaucoup de talent – travaillé sur des histoires rwandaises, me demande devant une salle venue nous écouter : « Pourquoi est-il écrit sur la quatrième de couverture de tes livres que tu es rescapée, est-ce que c'est ton métier ? »

Cette question serait blessante pour n'importe qui mais elle l'est pour moi d'autant plus qu'elle s'ajoute aux situations évoquées plus tôt, que j'ai vécues comme des négations. Je lui rappelle, puisque j'ai l'impression qu'il me somme de me justifier, le cas d'autres auteurs d'origine rwandaise, qui ont été présentés comme survivants de ce génocide alors qu'ils ne l'étaient pas. Pourquoi n'aurais-je pas, moi, le droit de dire que c'est depuis cette expérience-là, réelle, que j'écris ?

Un moment découragée, je songe à ne plus jamais écrire sur cette histoire. Mais le silence, comme me l'a appris la lecture d'Audre Lorde, ne m'apaiserait pas :

Le convoi

« [E]t quand nous parlons nous avons peur
que nos mots ne soient pas entendus
ni bienvenus
mais si nous nous taisons
nous avons toujours peur

Il vaut donc mieux parler
sachant que nous n'étions pas censées survivre¹. »

Ainsi, pendant des années, et peut-être est-ce encore le cas aujourd'hui, j'ai été freinée par les assignations et injonctions paradoxales des uns et des autres, dont je ne savais que faire.

J'ai compris, au terme de mon cheminement entre mémoire et écriture, que je porterais longtemps cette fragilité. Je sais qu'il y aura toujours quelqu'un pour me dire que mon récit a déjà été entendu, et en même temps, vertige des contradictions, un autre pour me signifier qu'il est trop personnel, pas assez « universel » ; qu'il y aura des gens pour me dire que j'exagère, que je suis dure ou que je ne les ai pas compris. Mais eux, ont-ils tenté de me comprendre ?

L'écriture de ce livre relève d'un constant balancier. Je dois raconter cette histoire. Puis-je le faire seule, m'arroger ce droit ? Qui suis-je pour le faire ? Une rescapée certes, mais une rescapée privilégiée,

1. Audre Lorde, *La Licorne noire*, L'Arche Éditeur, 2021.

Le convoi

car ma peau plus claire m'a épargné ce que tant d'autres ont enduré. Une écrivaine, oui, mais qui est restée jusqu'à présent retranchée dans le confort de la fiction, évitant soigneusement de livrer sa vie nue.

Comment passer de la fiction au récit d'évènements réels, apprivoiser la narration des faits historiques dans lesquels je serai une protagoniste ?

Dans un entretien réalisé en 1986¹, Primo Levi relate comment il est passé de l'écriture de textes autobiographiques à son premier roman, *Maintenant ou jamais*, qui porte sur l'histoire d'un groupe de partisans juifs polonais et russes attaquant les nazis derrière les fronts de l'Est, durant les deux dernières années de la guerre. Il dit qu'il s'était mis au défi de vérifier si oui ou non il était « devenu un écrivain à part entière, capable de construire un roman, de façonner un personnage, de décrire des paysages [qu'il n'aurait] jamais vus ».

Sans me comparer à l'auteur fondamental qu'il a été, mais parce que je ne puis m'empêcher d'aller chercher des réponses chez lui comme chez Charlotte Delbo ou Aaron Appelfeld, j'ai pensé en lisant ces lignes que j'étais en train de faire le chemin inverse. Passer de la fiction au témoignage pour me prouver... quoi donc ?

Que j'ai le droit d'être une survivante comme les autres ?

1. Philip Roth, *Parlons travail*, Gallimard, 2004.

Le convoi

Il n'y a pas de jour qui passe sans que je doute. Suis-je sur la bonne voie ? Je souhaite retrouver les autres enfants du convoi du 18 juin, leur remettre les photos, leur donner ce récit. Trouveront-ils mon travail utile ? N'auront-ils pas l'impression que je me suis approprié cette histoire qui est aussi la leur ? Ne vaudrait-il pas mieux que je cesse de dire « je » et qu'à la place j'écrive juste l'histoire de notre traversée, comme un récit journalistique, extérieur ? Et les journalistes, ne trouveront-ils pas injustes ou présomptueux mes commentaires à leur égard ?

Car je n'étais qu'une enfant en 1994 et il semblerait logique que ce soit aux adultes de raconter. Quelques-uns l'ont fait et leurs récits alimentent le mien. Ce sont les hommes, journalistes ou sauveurs étrangers, qui ont laissé une trace écrite dans des livres, des articles ou des films documentaires. Un humanitaire et un journaliste ont témoigné devant le Tribunal pénal international pour le Rwanda (TPIR), qui a consigné toutes leurs paroles.

Les femmes et les enfants, à l'exception d'une seule survivante, mon amie Annick Kayitesi-Jozan, sont demeurés silencieux. Et cela me conforte dans mon projet, puisqu'il s'agit de donner enfin à entendre leur parole dans ce récit qu'il me faut rendre collectif. J'écrirai depuis ces identités, passée et présente, l'enfant que j'étais et la femme que je suis devenue.

Le convoi

Je doute. Mais si j'abandonne maintenant, je crains que cette histoire ne soit racontée par quelqu'un qui ne pourra pas parler de l'intérieur comme je le fais. Je crains qu'il ou elle ne s'embarasse pas des questions de légitimité que je me pose, qu'il ou elle manque de distance, peut-être de délicatesse. Mes doutes sont-ils un trop-plein de délicatesse ? Je ne voudrais pas que cet autre nous caricature, fasse de nous une belle histoire, parle à notre place. Et moi, que dois-je faire pour ne pas être taxée de vouloir raconter « une belle histoire », de parler à la place des autres ?

J'ai su très vite que je ne serais pas en mesure de rapporter l'ensemble des souvenirs, ceux des autres et les miens, de nous porter toutes et tous à bout de bras, à bout de mots. Ma mémoire à moi s'est peu à peu effilochée, elle est pleine de trous que je ne suis pas en mesure de combler, mais que je ne dois pas cacher pour autant.

Une autre crainte a surgi, dès les premières pages d'écriture : il y en aura pour dire que ma version des faits n'est pas conforme à LA vérité. Je me suis souvenue d'une scène qu'on m'avait rapportée, celle d'une survivante de la Shoah qui témoignait devant des élèves et d'une autre survivante présente dans la salle, qui avait affirmé à sa voisine (celle qui m'a raconté cette histoire) : « Elle dit n'importe quoi,

Le convoi

ça ne s'est pas du tout passé comme ça ! » Nos mémoires en défaut, reconstituées, dissonantes.

Sans cesse je commence, puis je m'arrête. Ce n'est pas l'angoisse de la page blanche mais la peur de ne pas être la bonne chroniqueuse, de ne pas faire un témoignage irréprochable, fidèle aux faits et aux victimes, bienveillant devant les contradictions de ceux qui nous ont aidés ou racontés.

Pour me rassurer, je repense à ce que m'ont dit certains des journalistes qui étaient présents à la frontière le jour de notre traversée en 1994, ceux que j'ai retrouvés et auxquels j'ai confié mon projet : « C'est à toi d'écrire cette histoire. Tu fais la bonne chose. Il n'y a que toi qui puisses le faire. »

Au commencement, je cherchais une liste de noms. Ceux des enfants du convoi du 18 juin, auxquels je souhaitais donner quatre photos retrouvées, pour leur rendre un peu de notre passé commun.

Seulement, au fil des ans, au lieu de m'amener à trouver les noms des survivants, mon enquête m'a surtout apporté les noms des sauveurs, des témoins, des bourreaux, les seuls à se trouver dans les écrits, les archives. Les enfants sauvés, eux, sont longtemps restés une masse indistincte. Comme si nos vies n'avaient laissé aucune trace, comme si nous étions condamnés à rester indéfiniment des enfants, ceux qui ont donné aux autres leurs rôles, en ont fait des sauveurs, des témoins, des complices ou des tueurs.

Dois-je continuer à chercher les enfants ? Je me rends compte que ce que j'ai à leur proposer risque de les décevoir. Quelques photos, des dates et la destinée de nos sauveurs. Même s'ils ne sont qu'une

Le convoi

poignée, il y en aura pour lire cette histoire, dans cette génération ou la suivante. Les enfants de 1994 ont sans doute eu des enfants à leur tour, et ces photos pourraient être, dans l'album familial du passé, une possibilité de raconter leur survie, de retisser un fil par-delà les brisures mémorielles.

Depuis que j'ai commencé à écrire, mes lectures, mes rencontres ont déplacé certaines de mes convictions. Ainsi, je ne pensais pas, au départ, écrire mon propre témoignage, raconter ce que j'avais personnellement traversé avant de rejoindre le centre de Terre des hommes. Et puis je suis allée témoigner dans un lycée et, en rentrant, en me remettant à ma table de travail, il m'a semblé impensable de ne pas le faire. Je ne pouvais pas parler des autres enfants, relater les destins des rares que j'avais pu retrouver, en me soustrayant à l'histoire. Raconter mon expérience du convoi n'a de sens que si je me donne la peine de parler des semaines précédentes de cache et de peur qui m'avaient menée jusqu'au lieu géré par l'ONG.

De même la question de la forme du récit a lentement évolué.

Des auteurs comme Daniel Mendelsohn ou Imre Kertézs m'ont appris que la façon de raconter compte tout autant que ce qu'on décide de partager. J'avais imaginé que, pour ce livre, j'allais me débarasser du vêtement de romancière, pour n'être qu'un

Le convoi

témoin, au même titre que les autres. Je ne voulais pas « faire de la littérature » avec notre histoire, mais je ne cesse de me demander s'il ne faudra pas que je cède à cette nécessité. Car si je me contente d'une narration linéaire, si je me cantonne au récit de ce qui nous est arrivé d'avril à juin 1994, personne ne saura rien de ce que le temps fait au passé. Il l'amplifie, l'érode ou l'effrite en fragments, en cailloux qui sont dispersés ou restent immobiles, perdus au bord du chemin, mais que l'on peut retrouver quand vient le temps du récit. Alors le vieux et le neuf, la vie d'hier et celle d'après entrent en résonance et font sens. Les fragments sont assemblés en une mosaïque qui dit plus que le convoi du 18 juin. Ce n'est que si je raconte la quête de quinze ans qui m'a amenée sur le sentier sinueux des mémoires éparpillées entre le Rwanda, l'Angleterre, l'Italie, la Suisse, la France et l'Afrique du Sud que l'on saisira le vertige que porte cette survie-là, le sens de cette journée particulière.

Il faut parfois passer par un récit pour en raconter un autre, chaque histoire renferme d'autres histoires, et en écrivant par spirales je ne serai pas en train de m'éparpiller mais d'avancer. Parce qu'il faut continuer, dire les mots tant qu'il y en a. Dire avant d'oublier.

Ajouter des histoires individuelles à l'histoire centrale du convoi est aussi une façon pour moi

Le convoi

d'élargir le monde dont je parle, l'évènement que je relate, pour montrer comment il fait écho au présent, à d'autres mondes. Montrer toute son épaisseur. Chacun des enfants est bien plus qu'une vie humaine qu'on tue ou qu'on sauve, chacun des protagonistes de cette scène inaugurale entre Rwanda et Burundi, le 18 juin 1994, peut témoigner d'un parcours de trente ans aux frontières d'une humanité meurtrie, d'un récit dévoyé.